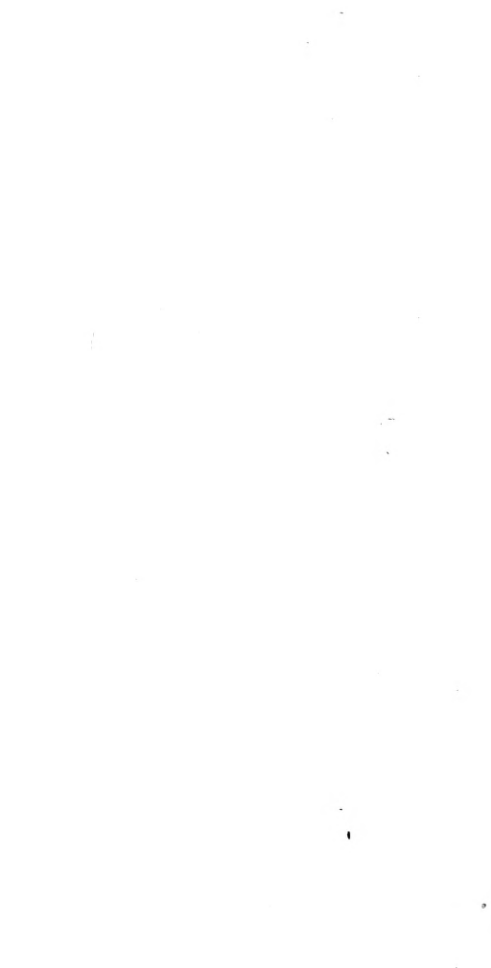




PQ
1453
D45
1748







LA DÉMONE

MARIÉ,

OU

*Le malheur de ceux qui
violent les préceptes
de leurs parens.*

NOUVELLE

Hébraïque morale.

Traduite par M^{lle} Patin



A LA HAYE,

chez Jean Neaulme, Libraire.

M. D. CC. XLVIII.

PQ

22

D-5

1967



AVERTISSEMENT

de la première Edition.

JE voudrois, mon cher Lecteur, avoir à vous faire un présent plus considérable que cette Histo-riette ; j'en espérerois davantage : mais je vous prie d'agréer celui-ci tel qu'il est, & que je vous offre de bon cœur.

A l'égard de son véritable Auteur, je n'ai que des conjectures. On fait seulement que le Doc-teur, ou Rabbín, *Abra-*

AVERTISSEMENT.

ham Maimonides, qui vivoit au douzième siècle, a traduit cette petite Histoire d'Arabe en Hébreu, & qu'elle a été apportée depuis peu de Ceuta, Ville d'Afrique, proche le détroit de Gibraltar, où il y a toujours eu des Juifs, & particulièrement depuis qu'on les a chassés d'Espagne.

Ce Rabbin *Abraham Maimonides*, étoit très-savant, & fils de Rabbi *Moïse Ben-Maimon*, que les Juifs appellent *l'Aigle*.

AVERTISSEMENT.

des Docteurs. Ils disent que depuis *Moïse* , le Législateur , il n'y a point eu de plus grand génie que celui-ci , & qu'aucun autre n'en a approché. En effet , au rapport de quantité d'Auteurs , il excelloit dans la Théologie des Hébreux , aux Mathématiques , & en Médecine. Le savant M. *Vagenfeil* a mis cette Pièce d'Hébreu en Latin , d'où Mademoiselle *Patin* l'a traduite , par manière d'exercice , en sa langue

AVERTISSEMENT.

maternelle. Ce qu'elle y a ajoûté, ou paraphrasé, est peu de chose ; & ce peu de chose pourtant fait connoître son intelligence. Elle est fille d'un homme célèbre , qui est aimé de tous les honnêtes gens , & il n'y a guère de Savans dans l'Europe qui n'ait de la vénération pour sa famille ; c'est en dire assez.

J'ai crû faire plaisir à bien du monde , d'obtenir d'elle , par un de mes amis , la liberté de l'im-

AVERTISSEMENT.

primer ; & j'espère , mon Lecteur , que vous m'en ferez gré.

Il n'y a guère de rapport entre les quatre personnes qui ont travaillé à cette Historiette : celui qui l'a composée en Arabe , le Juif qui l'a mise en Hébreu , le Luthérien qui l'a traduite en Latin , & la Catholique Romaine qui nous la donne en François , ne peuvent être suspects l'un de l'autre ; & nous pouvons nous fier sur ce récit ,

AVERTISSEMENT.

comme sur l'original. Ils n'ont tous eu dessein que de se divertir, & de publier une jolie Fable, dont la moralité n'est pas moins excellente, quoiqu'elle s'éloigne de la commune manière d'écrire.



A

LA SÉRÉNISSIME
REINE
DE POLOGNE.



A DAME,

*J'ai de la honte de me
produire à VOTRE MA-*

E P I T R E.

JESTE', puisque c'est en quelque façon s'exposer, que de lui dédier un Livre. Elle est d'autant plus grande, que ce que j'ose lui présenter est peu de chose. Je n'en saurois pourtant revenir, **MADAME**, & quoi que j'aie entendu publier de votre bonté, j'ai de la peine à me persuader qu'elle soit assez grande pour me pardonner une hardiesse si téméraire. Si j'avois assez bonne opinion de cette Historiette, pour me promettre qu'elle pût

E P I T R E.

divertir VOTRE MAJESTE' , pendant quelques momens , je me consolerois de mon chagrin , & je ne me repentirois point de m'être approchée de son Thrône. Cela dépendra pourtant de VOTRE MAJESTE' , & dans un tems où les Armes glorieuses du Grand Roi Votre Epoux , ont sauvé l'Allemagne , pour ne pas dire toute la Chrétienté , Votre générosité peut me tirer de la confusion où je me trouve , de Vous offrir un si pe-

ÉPIÔRE.

*tit présent ; je l'espère ,
MADAME , & que
VOTRE MAJESTE' agrée-
ra encore que je me dise
avec autant de passion que
de respect ,*

MADAME,
DE VOTRE MAJESTE',

La très-humble & très-
obéissante Servante ,
CATHERINE - CHAR-
LOTTE PATIN, Pari-
sienne , & Académi-
cienne.

*De Padoue ce 1.
Janvier 1688.*

MITRA,



MITRA,

OU

LA DÉMONE

MARIÉE.

NOUVELLE HÉBRAÏQUE
& Morale.



N Marchand
Juif , nommé
Salomon , n'eût
qu'un Fils de sa femme
Zara , qu'il avoit ardem-

A

ment aimée. Comme il étoit homme d'esprit , il eût des soins extrêmes pour l'éducation de ce cher Fils , & n'épargna rien pour lui insinuer la connoissance des Livres sacrés , des Traditions , & du Talmud. Il le maria de bonne heure à une jeune personne , pour laquelle il avoit reconnu qu'il avoit beaucoup de passion ; & il eût le plaisir d'en voir naître deux fils & une fille , que l'esprit & la beauté élevoit

au-deffus de tous les autres enfans de leur âge. Ce bon vieillard sentant ses forces diminuer peu à peu, & prévoiant chaque jour, que la mort s'avançoit à grands pas pour le conduire au repos de ses peres, avec *Abraham* & *Jacob*, il pria ses meilleurs amis de le venir trouver. Et comme il étoit des plus considérables de la Ville où il habitoit, il les pria de vouloir écouter sa dernière volonté, & d'en

être les exécuteurs : Sachez , leur dit-il , mes chers Freres , que je laisse de grandes richesses , & beaucoup plus qu'aucun de vous n'avoit conjecturé : Je désire que les premiers cinq cens mille écus de ma succession , soient donnés à ma chère *Zara*, tant pour ses droits, que pour lui témoigner l'amour que je conserve encore pour elle en mourant , & qui n'a jamais été interrompu , dès le moment que je lui ai don-

ou la Démonne mariée. 5

né ma foi. Le reste, je le donne à mon cher fils *Dillon* ; mais avec cette condition que je vais lui prescrire, & dont je souhaite que vous soiez les garans : car s'il ne l'accomplissoit point, je le déclare Anathême ; & je défens qu'il ne touche jamais un double de tant de biens que je lui laisse. Il le fit ensuite venir, lui répéta ces mêmes paroles, & lui défendit pour toute sa vie, d'aller jamais sur la mer. Sachez,

A ij

6 *Mitra* ,

lui dit-il, mon bien aimé
Dillon , que je n'ai ac-
quis tant de richesses ,
que par les voïages que
j'ai faits sur la mer , &
par mon commerce ma-
ritime ; mais l'expérien-
ce m'ayant fait connoître
la grandeur des dangers
que l'on y court , je ne
me puis résoudre à con-
sentir que vous y alliez
jamais, quelque gain que
vous y puissiez faire. Je
vous laisse des biens avec
tant d'abondance , que
ni vous , ni vos enfans ,

ou la Démonne mariée. 7

ni votre postérité , n'aurez jamais besoin d'en acquérir davantage , pourvû que vous bannissiez la passion de le faire. Je souhaite donc , mon cher Fils , que vous me promettiez d'accomplir cette mienne & dernière volonté , & que vous me fassiez un serment par la sainteté de nos Loix , de ne jamais violer la parole que vous m'en aurez donnée. Que si vous étiez assez malheureux que d'y contrevenir , souvenez-

A iv

vous que je vous abandonne éternellement , & que vous serez privé sans ressource , de tout ce que je prétens vous donner , capital & usufruit , de telle sorte que vous n'en pourrez jamais profiter. Et pour vous mieux marquer l'étendue de ma défense , c'est qu'en cas de contravention , je vous prive de tout , & en fais une offrande à notre Dieu. C'est un don que je puis faire , puisqu'il est à moi ; que je dois

ou la Démonne mariée. 9

faire , puisque je m'y sens
poussé par de très-fortes
raisons , & dont enfin je
ne me puis dispenser.

Dillon , comme un hom-
me bien sage , jura tout
ce que son Pere lui avoit
commandé , & se déclara
prêt à le satisfaire sur
toutes les autres choses
qu'il auroit pû désirer de
lui. Il pria même toute
la compagnie de vouloir
être sa caution auprès de
ce bon Pere , & de l'assu-
rer que jamais il ne mon-
teroit sur la mer. Ces cé-

rémonies ne se passèrent pas sans verser des larmes , qui étoient beaucoup plus de joie & de tendresse , que de douleur.

Peu de jours après , *Salomon* mourut , plus satisfait de la promesse de son Fils , que de regret de quitter la vie. *Dillon* prit possession de la maison de son Pere ; employa ses premiers soins à paier à sa Mere , les cinq cens mille écus , portés par le Testament ,

ou la Démonne mariée. 11

& fit de fortes protestations de ne s'embarquer jamais pour quelque occasion que ce fut.

A peine l'année étoit-elle finie , qu'on vit arriver au port trois navires extraordinaires. On alla au-devant , on apprit de ceux qui les conduisoient qu'ils étoient chargés de richesses surprenantes ; qu'il y avoit assez d'or , d'argent & de perles pour enrichir un Roiaume ; que tout cela appartenoit au bon *Salomon* , &

qu'un d'entr'eux mourroit d'envie de lui en porter la bonne nouvelle. Cela ne se peut faire , répondit un de ceux qui étoient allés au-devant ; ce vieux Marchand est mort : mais il a laissé un Fils , qu'on peut dire le plus riche & le plus savant de notre Synagogue. Quelques matelots descendirent à terre , & s'étant fait conduire à sa maison , lui demandèrent s'il étoit le Fils de ce bon Maître, qui avoit eu com-

merce jusqu'au bout du monde , pour y porter & en rapporter des marchandises ? *Dillon* le leur aiant avoué , ils lui demandèrent derechef , comment ce prudent Vieillard avoit disposé de tant de richesses qu'il avoit au - delà des mers ? Il m'a tout laissé , répondit *Dillon* , par le Testament qu'il a fait en présence des Principaux de notre Synagogue ; mais il ne m'a rien déclaré du détail de son commerce ,

il m'a défendu même de ne voyager jamais sur la mer , & en a exigé de moi un serment solennel. Le principal matelot lui dit alors : Nous ne comprenons pas bien vos paroles : car si votre Pere ne vous a pas dit le grand capital qu'il avoit aux Indes , ni l'intérêt qu'il en tiroit , il faut qu'il ait perdu l'esprit avant que de mourir : Sachez , je vous prie , continua-t-il , que les vaisseaux sur lesquels nous sommes reve-

ou la Démone mariée. 15

nus, sont remplis de biens qui lui appartiennent, & que tant d'or, d'argent & de perles, que nous lui apportons, sont les fruits du commerce qu'il avoit mis entre nos mains. Tout mort qu'il soit, nous ne nierons pas que ces richesses ne lui appartiennent, & quoiqu'il ne vous en ait pas expliqué le détail, nous ne laisserons pas de vous remettre tout entre les mains. Nous sommes d'honnêtes gens ; nous craignons

Dieu , & nous ne voudrions pas retenir les richesses d'autrui ; & de plus , graces à sa providence , nous en avons en notre particulier , plus qu'il ne nous en faut. Venez donc hardiment avec vos serviteurs , & prenez possession de tant de riches marchandises qui sont en ces païs ; elles vous appartiennent sans contredit.

Dillon ne se sentoît pas d'aise à ces bonnes nouvelles : mais sa joie
éclata

éclata bien d'avantage lorsqu'il fit tirer des navires tant de précieux trésors , & qu'il les fit porter à sa maison. Tout s'y passa dans une joie extraordinaire ; il régala ces Etrangers de toutes sortes de fêtes , & il n'y avoit point de jour auquel on n'ajoutât quelque nouvelle réjouissance. Les principaux de ces vaisseaux trouvèrent enfin le tems de l'entretenir en particulier , & de lui dire : Nous avons connu

le bon *Salomon* , votre pere , pour un original de sagesse & de prudence , & nous ne pouvons comprendre qu'après avoir acquis tant de richesses , par le commerce maritime , il vous en ait défendu la continuation , & vous en ait même fait faire le serment ; il est aisé de prouver qu'il ne sauroit subsister : car quelques grandes que soient les richesses que nous vous avons apportées , vous devez savoir que

vosre pere en a encore dix fois autant au-delà des mers ; si donc il vous a défendu de les aller quérir , quel doute y a-t-il qu'il n'ait alors perdu l'esprit , principalement dans une si grande vieillesse ? Croiez-nous , Seigneur *Dillon* , faites assembler vos Sages , & vous faites dispenser du ferment , que vous avez fait , & venez recueillir les fruits de cette grande succession : Venez, venez avec nous. Avant que de

partir nous ferons provision de marchandises, qui ne se trouvent point dans ces Provinces si éloignées, & jugez vous-même de la grandeur du gain qu'on y fera , & ensuite vous rapporterez ici cette immense quantité de biens , que votre pere vous a laissée , dont après avoir enrichi votre famille , vous enrichirez aussi notre Ville & notre Province. *Dillon* leur répondit , qu'il avoit donné sa parole à son pere

de ne jamais monter sur la mer , qu'il n'en violeroit pas le serment , & qu'il se feroit une loi éternelle de ce commandement paternel. Il me semble , ajouta-t-il , que je le vois encore qui me le défend absolument , & il faut bien qu'il ait eu de puissantes raisons pour m'empêcher de me prévaloir de tant de richesses: Tout inconnues qu'elles me soient , je veux y déférer , & je suis absolument résolu de lui tenir

ma parole. Un de ces Etrangers le regardant avec étonnement, lui dit ; Est-il possible , qu'étant si éclairé que vous êtes , vous soiez si foible de vous arrêter à une promesse de cette nature ? N'est-il pas évident que le défunt votre pere vous aimoit plus que sa propre vie , puisqu'il a couru tant de dangers pour l'amour de vous ? & , y a-t-il apparence , qu'après tant de travaux qu'il a entrepris pour devenir

riche , il vous les rende inutiles , en ne vous déclarant pas le moien de l'être aussi ? Non , non , ajouta-t-il , vous ne nous ferez jamais croire , que votre pere soit mort avec cet esprit de sagesse , qui nous a donné tant d'ordres ; il faut qu'il ait perdu l'esprit avant que de mourir , & qu'il ait été fou & extravagant , pour ne vous pas déclarer le détail des richesses qui lui appartennoient , & même pour vous empêcher

par ferment d'en aller prendre possession. Vous pouvez donc aisément vous faire décharger de ce ferment , & vous mettre en état de jouir de tant de trésors qui vous appartiennent. Tous les autres applaudirent à cette exhortation , & *Dillon* même leur déclara qu'il se rendoit enfin à leurs raisons , & qu'il partiroit avec eux, quand ils le jugeroient à propos.

En peu de jours , on
achetta

ou la Démone mariée. 25

achetta les marchandises requises , & on fournit abondamment un vaisseau des provisions qui étoient nécessaires pour un si long voyage. A peine fut-on en pleine mer , que de terribles vents , grondant au tour du vaisseau , firent connoître au malheureux *Dillon* , qu'en négligeant la sainteté de son serment , & violant la promesse qu'il avoit faite à son pere , il avoit aussi renoncé à son repos & à sa félicité.

Dieu voulut qu'il s'élevât une tempête des plus orageuses ; & en effet le vaisseau en fut rompu en mille pièces , les marchandises furent toutes perdues , & tous ceux qui le montoient furent noyés , pour expier le crime qu'ils avoient fait , d'avoir empêché un fils de garder la parole qu'il avoit donnée à son pere. Il n'y eut d'excepté que le malheureux *Dillon* , qui , tout parjure qu'il étoit , échappa de cet

horrible naufrage. Dieu le voulut encore conserver , peut-être , pour l'éprouver par de nouvelles traverses , & peut - être aussi pour le châtier par de plus rudes supplices que la mort.

Le voilà enfin sur le rivage , nud comme il étoit sorti du ventre de sa mere , & sans aucun secours : il s'apperçoit bien que les cieux étoient en colére contre lui , & que son infortune n'étoit que la suite de sa mauvai-

se conduite. Il avoit beau élever ses yeux , sa conscience lui fournissoit mille syndereffes , & lui reprochoit fécretement qu'il étoit seul la cause de tant de malheurs. Enfin , pressé par la nécessité , & cherchant quelque chose pour manger , pour boire & pour couvrir sa nudité , il passa tout un jour sans trouver la moindre consolation , ni personne qui lui en pût indiquer. Il découvrit à la fin un arbre ,

ou la Démonne mariée. 29

dont il conçût quelque espérance : car , disoit-il , il faut que des hommes l'aient planté ; j'en pourrai trouver quelqu'un ; & peut-être même qu'il aura des fruits , dont je pourrai soulager ma faim. Le malheur fut pour lui ; il ne trouva ni homme , ni fruit ; & comme le soleil étoit si fort baissé , qu'à peine y avoit-il encore une demi-heure de jour , le pauvre *Dillon* prit le parti de se coucher sous cet arbre ,

& de se couvrir d'un peu de feuilles qui en étoient tombées , pour se garantir du froid de la nuit.

Quelques heures après il entendit le rugissement d'un Lion , & apperçût cette bête farouche qui venoit pour le dévorer. Sa peur fut extrême ; son serment violé se présentait à ses yeux , & tout baigné de larmes , il imploroit la miséricorde de Dieu , pour le délivrer du supplice évident de cette mort si cruelle. Elle

ou la Démonne mariée. 31

lui fit remarquer alors des branches par lesquelles il pourroit se sauver , & il lui parut qu'elles n'étoient courbées , que pour lui donner le moyen de soutenir ses bras , pendant que ses pieds l'éleveroient jusqu'au lieu sûr ; & en effet , le Lion ne l'ayant pû atteindre , fut obligé de s'en retourner en rugissant. *Dillon* en rendit graces à Dieu , du même zèle que *Daniel* , quand il se vit délivré de la fosse aux Lions.

Se voiant si misérable & pressé de la faim , il crût qu'en grimpant un peu plus haut , il pourroit trouver quelque chose pour manger ; mais au premier effort qu'il fit , il rencontra un grand oiseau , qui étoit une espèce de Hibou ; il en eût peur : car il ouvroit un bec assez grand pour le dévorer ; mais ce qu'il y eût de plaisant dans une si lugubre aventure , c'est qu'ils eurent peur tous deux l'un de l'autre , &

au premier pas que *Dillon* fit pour se retirer , Dieu lui suscita un moyen de se sauver , qui étoit de sauter sur l'oiseau à califourchon , jambe de çà & jambe delà. Le Hibou surpris de cette charge , ne se remua pas du reste de la nuit , mais à la pointe du jour sentant un homme sur son dos , qui le tenoit bien ferme par les aîles , emporté de crainte & de colére , il résolut de se retirer de ce lieu , quoiqu'il fut assez

pressé par le poids de *Dillon* , dont il ne pouvoit se dépêtrer. Il fit donc uu grand effort & se retira du trou de cet arbre qui étoit apparamment sa niche , & volant de toute sa force pendant la journée sur de grandes mers , il ne s'arrêta que sur le soir , en un endroit où il voioit beaucoup de peuple. Il est aisé de juger de l'effroiable consternation du pauvre *Dillon* , se voyant porter sur la mer d'une fa-

ou la Démonne mariée. 35
con si extraordinaire. Sa
crainte redoubla sa dé-
votion , auffi pria - t - il
Dieu de bon cœur de le
vouloir préserver d'un
péril si évident. En ap-
prochant de terre il fut
extrêmement consolé ,
d'entendre la voix de
quelques jeunes gens
qui chantoient le XXI.
chapitre de l'Exode :
*Quand vous aurez ache-
té un serviteur Hébreu ,
&c.* Cela lui fit connoî-
tre qu'il y avoit des Juifs,
& en même tems , lui

inspira le dessein d'y descendre : Peut-être , disoit-il en soi-même , qu'ils auront pitié de moi , & qu'il me sauveront la vie , pour laquelle je leur abandonnerois même ce qui me reste de liberté. Il ne l'eût pas si-tôt médité qu'il l'exécuta ; il prit son tems pour se jeter à terre ; le Hibou s'enfuit à tire d'aile , & *Dillon* tomba assez près d'une porte qui étoit celle de la Synagogue ; il y fut deux heures sans se

pouvoir remuer , tant sa chute avoit été violente : ses membres en étoient comme rompus , & la faim de deux jours lui avoit abattu le reste de ses forces. Il prit pourtant à la fin courage , & se traîna du mieux qu'il pût à la porte de la Synagogue : l'ayant trouvé fermée , il se mit à crier : Hélas ! ouvrez , ouvrez les portes de la justice. Un jeune serviteur en sortit , qui lui demanda , qui il étoit ? Je suis Hé-

breu , lui dit-il , & adorateur du vrai Dieu. Le jeune homme aiant porté cette réponse à son Maître , eût ordre de le faire monter. Le Maître vint aussi-tôt ; voiant un homme tout nud & en si misérable état , il lui demanda les circonstances d'une aventure si extraordinaire , & la manière dont il avoit pû parvenir sur ses terres. *Dillon* lui raconta en détail tout ce qui lui étoit arrivé , & n'oublia rien

de tant de malheurs auxquels il avoit été exposé : Ha , ha , dit le Maître , tout ce que tu as souffert jusqu'à présent , n'est presque rien au prix de ce que tu souffriras ici. Comment , dit *Dillon* , n'êtes-vous pas des Juifs ? Et ne fai - je pas que les Juifs sont miséricordieux , leurs Ancêtres leur en aiant toujours infinué la pratique ? Ils auront donc pitié de moi , misérable , qui suis abandonné de toutes les choi-

ses du monde , nud comme vous voiez , & qui meurs de faim ! Ne faites point tant le causeur , dit le Maître , car cela ne vous fera pas éviter le supplice de la mort. Et pourquoi , Maître , me menacez - vous de cette cruauté ? Parce que cette ville n'est point habitée par des hommes , répondit-il ; elle appartient à des Démons & à des Lamies ; ces enfans que j'instruis en sont nés ; ils vont venir à l'instant
pour

pour la prière ordinaire : mais ils ne vous auront pas plutôt vû , qu'ils vous tueront. On peut juger de la peur de *Dillon* ; son cœur fut glacé , & il n'eût de la force que pour se jeter aux pieds de ce Maître ; il les lui baïsoit en les baignant de ses larmes , & le conjuroit de le secourir & de lui sauver la vie : Hélas ! dit - il , je me suis toujours appliqué à l'étude ; j'ai toujours adoré Dieu de tout mon

cœur , & je n'ai péché que pour suivre le conseil de ces malheureux Matelots qui m'ont séduit jusqu'à me faire mépriser le conseil de mon pere & violer la sainteté de mon serment. Ces paroles eurent tant d'efficace , qu'elles inspirèrent la miséricorde à ce Maître : Lève toi , dit - il à *Dillon* ; & parce que tu connois la Loi divine ; que tu t'es toujours appliqué à sa doctrine , & que tu as un regret extrême de

la faute que tu as faite ,
il est juste de te pardon-
ner : Va , dit - il , tu as
baisé mes pieds , tu m'as
prié de toutes tes forces ;
je te promets de faire ce
que je pourrai pour te
délivrer.

Il le fit entrer ensuite
dans sa maison , & après
lui avoir fait donner à
manger & à boire , il le
conduisit dans une cham-
bre commode pour y pas-
ser la nuit ; je ne sais pas
s'il y dormit fort à son
aise , au moins n'y vint

il point de démons.

A l'aube du jour , le Maître revint trouver son hôte , & lui dit : Venez avec moi dans la Synagogue ; cachez - vous dans le manteau que je vous ai donné , & n'ouvrez pas la bouche , jufques à ce que j'aie parlé de vous ; vous verrez que je ferai ce que je pourrai pour votre falut. Il l'introduisit enfuite dans la Synagogue , & le couvrit exactement de fon manteau.

A peine l'aurore étoit-elle levée , que les démons vinrent à la Synagogue , comme ils avoient de coûtume : Ha ! pauvre *Dillon* ! que tu avois alors bien à souffrir , de les voir comme des flammes de feu çà & là , & d'entendre près de toi , des espèces de tonnerres qui menaçoient souvent de tout ruiner ! Tu te contenois pourtant apparemment plus par la crainte qui t'avoit glacé

le cœur , que par le respect que tu eusses pour celui qui t'avoit si humainement reçu. Tu entendois pourtant ces démons qui prioient Dieu , ou au moins qui disoient leur matines , comme s'ils eussent été de véritables Juifs.

Cependant un de ces jeunes Démons , qui n'étoit pas loin du Maître , dit à un de ses camarades , qu'il sentoit un homme à l'odeur , & le dit tant de fois que beau-

coup d'autres l'entendirent : ensuite de quoi un nombre de voix s'éleva , qui disoient : Hé , le voilà à côté de notre Maître ! Ils eurent pourtant ce respect pour lui de ne vouloir pas aller découvrir ce qui étoit caché sous son manteau. Ce fut alors que le Maître , qui vit que ces démons avoient senti son homme , dit à celui qui achevoit la prière des Pseaumes : Je voudrois parler avant que tu achevasses

l'Office. Les démons lui dirent alors tous d'une voix : Parles , notre Maître , comme tes disciples , nous ferons toujours prêts de t'écouter. Je voudrois vous prier , dit-il , de ne point faire de mal à cet homme qui s'est venu réfugier chez moi. Comment s'est-il pû faire , dirent les démons , & qui l'a amené ici ? Là-dessus le Maître leur raconta ce qui étoit arrivé à *Dillon* , & leur en fit l'histoire depuis
le

le commencement jusqu'à la fin. Non , non , dirent les démons , nous ne permettrons jamais qu'un si méchant homme vive , qui a violé les commandemens de son pere & la sainteté de son serment ; il faut qu'il meure , puisqu'il est si coupable , & rien ne le peut exemter de ce supplice. Et quoi , dit le Maître , n'a-t'il pas souffert assez de peines , & ne le croiez-vous pas bien châtié de sa faute ?

De plus , la profonde érudition qu'il a acquise dans les Saintes Lettres , ne lui pourroit - elle pas procurer le pardon ? pourriez - vous croire qu'il eût tout de bon mérité la mort , puisque le grand Dieu , que nous adorons , l'a bien voulu délivrer du naufrage , du Lion , du Hibou , & de tant d'autres dangers qu'il a courus ? C'est pour cela , dirent les Démon's , qu'il lui faut ôter la vie ; il en est ab-

ou la Démonne mariée. 51

solument indigne , puis-
que sachant la loi , il n'a
point obéi à son pere , &
n'a point tenu sa parole :
un homme de cette qua-
lité ne doit pas même
faire de péchés véniels ,
tout lui doit être mor-
tel ; & il semble que
Dieu ne l'ait préservé ,
que pour lui faire souf-
frir entre nos mains une
mort très - cruelle. Sa-
chez , dit le Maître ,
qu'il ne vous est pas per-
mis de le faire , que sui-
vant les préceptes de la

Loi divine , puisqu'il y est savant. Ecoutez donc mon conseil , & trouvez bon que notre Chantre publie , sous la peine d'anathême , que pas un ne lui fasse du mal , avant la fin de nos prières ; & dès qu'elles seront finies , nous le menerons à notre Roi *Asinodée* , qui jugera lui - même si cet homme est digne de mort , ou s'il le faut absoudre. La Compagnie cria tout d'une voix : Ce conseil est fort bon , &

nous le voulons suivre ;
& on commanda en même tems au Chantre ,
de publier qu'aucun démon ne maltraitât celui
qui étoit caché sous le
manteau , avant que le
Roi *Asmodée* en eût été
informé.

Les prières ne furent
pas plutôt achevées ,
qu'on prit *Dillon* com-
me un misérable crimi-
nel , & qu'on le traîna
jusqu'à la présence d'*As-
modée* : Seigneur & Roi,
lui dit un de la troupe ,

voici un homme qui est tombé entre nos mains, qui a péché contre notre Dieu Eternel, & qui a violé son serment, en méprisant le commandement de son pere : Ils lui conterent sa faute & ses aventures, & lui dirent qu'ils l'auroient déjà fait mourir, s'ils n'avoient conservé le respect qui est dû aux choses saintes, dont il avoit beaucoup d'intelligence. C'est pour cela que nous te l'amenons, Seigneur, &

que nous t'en remettons le jugement. Le Roi fit aussi-tôt assembler son conseil, & lui dit : Voici un homme accusé de beaucoup de crimes, informez-vous bien de son fait, & le jugez demain à la pluralité des voix : car comme il est lui-même un interprète de la Loi divine, il est juste que vous le jugiez suivant la Loi de Moïse.

Le Conseil se retira ; examina l'affaire avec toute l'exactitude possi-

ble , & enfin prononça
sentence de mort contre
l'accusé : Il est écrit dans
la Loi , disoit - il , au
Deutéronome XXVII.
v. 16. *Maudit celui qui
méprise son pere ou sa
mere.* Il n'y a point de
doute que celui - ci n'ait
méprisé son pere , puis-
qu'il n'a pas observé son
commandement ; il est
donc juste qu'il porte la
peine de sa malédiction.
Or il est constant , que
quiconque est convaincu
de la malédiction de son

pere , doit être aussi puni de mort , comme il est écrit dans Samuel , liv. 1. Ch. XIV. v. 44. de Saul , fils de Cis , qui vouloit faire périr son fils Jonathas , parce qu'il avoit fait le contraire de ce qu'il avoit défendu , sous peine de malédiction : Il y a plus , disoit un de ces vieux Conseillers , c'est que cet accusé a rompu son serment , & que la Sainte Ecriture a prononcé contre ces fortes de gens

dans l'Exode. XX. v. 7.

Dieu ne laissera pas impuni celui qui aura pris en vain le nom du Seigneur son Dieu. Ces réflexions étant faites , le Conseil vint trouver le Roi *Asmodée* , & lui rendit compte des raisons qu'il avoit eues , de prononcer contre l'accusé cette sentence de mort. Le Roi leur dit qu'ils ne devoient prononcer la sentence que le jour suivant , car il est écrit dans la Loi , livre des Nomb.

XXX. 24, 25. *Les Juges le jugeront, & les Juges le délivreront ; par où l'on voit qu'une partie du Conseil le doit condamner, & une partie l'absoudre. Tout le monde fait ce prétexte des sages Hébreux : vous qui jugez des choses capitales, différez toujours votre jugement.*

Moïse même qui a été leur grand Maître, a différé aussi quand il lui a fallu juger celui qui ramassoit du bois le jour

du Sabbath , parce qu'il n'étoit pas assez assuré s'il le devoit condamner. Les démons s'écrièrent : Tu fais que tu es notre maître , tu n'as qu'à commander , nos yeux n'en attendent que les signes , & nous t'obéïrons en tout. Alors le Roi ordonna que l'accusé demeurât avec lui toute la nuit , défendant sous peine de son indignation de le faire mourir , jusqu'à ce que la sentence en fût confirmée. Tout

le monde s'étant retiré ,
Asmodée entretint particulièrement *Dillon* , & lui demanda s'il étoit vrai qu'il fut si savant dans les Saintes Lettres , & dans cette interprétation que les Juifs appellent la loi mentale ; & fit apporter en même tems les livres de la Loi , des Prophètes & des Ecrivains sacrés : Il fit aussi apporter cette seconde Loi que l'on appelle les ordres de *Mischa* , avec le Taïmud , qui en est

le général commentaire.
Et *Asmodée* les lui aiant
fait interpréter , fut per-
suadé qu'il y étoit fort
savant , & lui dit alors :
Ta science m'a charmé ;
je ne doute point que tu
ne sois aussi sage que
savant , & tu dois être
assuré que je te ferai tou-
jours favorable. Je ne
voudrois qu'une chose
de toi , que tu voulus-
ses enseigner à mon fils ,
tant de belles choses que
tu fais , & je te promet-
trois de te tirer de la

main de ces démons, que je sai avoir déjà conspiré ta mort. Il est aisé de juger que *Dillon* n'eût pas de peine de promettre au Roi ce qu'il lui demandoit, & le lui confirma par serment. Ecoutes, dit alors *Asmodée*, & retiens bien les raisons que je te vais suggérer, dont tu te dois demain défendre contre la cruelle sentence que nos démons veulent confirmer contre toi. Dis leur que tu es jugé &

sage de grande réputation , que tu dois avoir connoissance de leur décret , & en examiner même les raisons. Cette difficulté fera qu'ils me viendront trouver pour la résoudre ; ne te mets pas en peine , je trouverai la conjoncture favorable de te sauver.

Le jour suivant , le Conseil revint à *Asmodée* , & lui dit par la bouche d'un de ses plus considérables Sénateurs :
Après avoir examiné la
cause

cause de cet accusé , nous ne trouvons point de raisons pour l'absoudre. *Dillon* leur répondit aussi-tôt : J'entends la Loi pour le moins aussi-bien que vous , & peut-être mieux , ainsi c'est à moi de voir si vous avez raison d'avoir ainsi conclu. Il n'y a rien de plus juste , répartirent les démons , & après avoir tenu un conseil particulier, ils délibérèrent de s'en remettre à leur Roi *Asmodée* : car , disoient-ils ,

lui qui étudie tous les jours dans la moyenne région de l'air , & qui se donne la peine de venir encore étudier dans cette basse Académie , il est consommé dans la Loi céleste & dans la terrestre , & nous ne pouvons mieux faire que de nous en rapporter à lui. Ils vinrent donc trouver le Roi , & le prièrent de leur en dire son sentiment ; il leur répondit avec un air plein de majesté : Cet homme

n'est point coupable d'une peine capitale , car ce qu'il a fait n'a point été une ouvrage de sa volonté , il ne s'est jamais proposé de pécher , & il n'y a point eu du tout de fraude dans son fait : Ce sont ces misérables Mariniers qui l'y ont poussé , & qui enfin l'ont trompé : Croiez-vous que Dieu veuille que l'on punisse les fautes que l'on ne fait que par force ? La preuve en est constante au Deuté-

ronome XXII. 26. où l'on juge l'affaire de cette fille qui avoit été prise par force ; en voici les mots : *Ne punissez en aucune façon cette fille.* Ne voyez - vous pas , ajouta-t'il , que ce cas est tout-à-fait semblable ; notre Grand Dieu Eternel n'a-t'il pas fait périr les coupables par la tempête qu'il avoit excitée , & n'a-t'il pas sauvé cet homme ? Toute la Compagnie fut bien étonnée de ce raisonnement, mais

pourtant elle en suivit l'avis , & déclara *Dillon* absous de toutes ses fautes. *Asmodée* se retira alors dans son Palais , & aiant fait signe à *Dillon* de le suivre , il lui fit de grands honneurs , & lui remit son fils entre les mains , le priant de l'informer des Saintes Lettres , & de tant de belles choses qu'il savoit : Il lui fit beaucoup de bien ensuite , & l'honora de la meilleure manière dont il put s'aviser.

Dillon demeura trois ans dans cet exercice , avec une affluence d'honneurs & de bienfaits : Il vint enfin trouver *Asmodée* , & lui présenta ce fils , lui disant qu'il lui avoit appris tout ce qu'il lui avoit promis , & de plus tout ce qu'il avoit pu apprendre lui-même durant le cours de sa vie. Le pere en eût tant de satisfaction , qu'il embrassa *Dillon* , & lui fit toutes les caresses imaginables , jusques-là qu'étant

obligé de conduire des troupes contre une ville , qui s'étoit retirée de son obéissance , il choisit *Dillon* pour commander en son absence : Il le mit en possession de son Palais & de ses biens , il lui donna les clefs de ses trésors , & commanda à ses Sujets & à ses Serviteurs de ne rien faire que par son ordre.

Après qu'*Asmodée* eût ainsi établi *Dillon* , il lui dit ; Je n'ai point de trésors dont tu ne puisses

disposer ; tu peut aller par tout , excepté dans cette maison qui n'a point de clef , où je ne veux pas absolument que tu entres. *Asmodée* partit ensuite pour assiéger cette ville rébelle.

Dillon cependant songeoit plus à la défense qui lui avoit été faite , qu'à tant de libertés qu'on lui avoit laissé : Car , disoit-il à part soi , qu'est-ce qui peut être dans cette maison que l'on m'empêche de voir , moi qui puis

puis disposer de tous les autres trésors ?

Se promenant un jour devant la porte , il observa dans le tems que l'on l'ouvrit , une fille de la dernière beauté , assise sur un trône d'or , que beaucoup d'autres filles tâchoient de divertir , en chantant & en dansant fort agréablement. Cette Dame l'apperçût , & lui dit : Que ne t'approches-tu , *Dillon* ? Entres. Il entra donc : mais à peine fut-il arrivé à ses

pieds , qu'elle lui dit :
Ha , misérable ! pour-
quoi as-tu violé le com-
mandement de mon pere
Asmodée ? Que viens-tu
faire dans ce palais , où
il ne doit entrer que des
femmes ? Saches que rien
ne te peut exempter au-
jourd'hui de la mort :
car mon pere fait déjà
que tu es entré ici , &
je le vois qui court en
diligence avec l'épée nue
pour te tuer. *Dillon* se
jetta aussi-tôt à ses pieds ,
les baïsa , & tout baigné

de larmes , il lui demanda miséricorde : Sauvez-moi , disoit-il , belle Reine , sauvez - moi de ce danger éminent , & de la colére de votre pere , vous protestant que je ne suis pas entré ici par débauche , & que je n'ai jamais eu intention d'abuser de ces belles filles , qui ont l'honneur de vous servir. La fille d'*Asmodée* , qui s'appelloit *Mitra* , le regarda avec pitié , & lui dit : Ta modestie me charme ,

& parce que tu es savant dans la Loi divine , je te veux préserver de tant de maux qui te menacent. Sors donc promptement de ce palais , & lorsque mon pere viendra , qu'il t'accablera de ses raisons , & qu'il te dira : Pourquoi as - tu violé mon commandement ? & pourquoi es-tu entré dans le palais de ma fille ? & te voudra tuer , réponds lui : Seigneur , je ne suis entré dans ce palais que

parce que j'aime si ardemment votre fille, que je ne saurois vivre sans elle, & que je ne saurois avoir un plus grand bonheur que de la recevoir en mariage : je suis sûre, ajouta-t-elle, que ces paroles lui feront fort agréables, & qu'il me mariera avec toi, car depuis le tems que tu es arrivé sur nos terres, il a souvent pensé de te faire son gendre, ne pouvant récompenser plus hautement l'excellence

que tu t'es acquise , dans l'interprétation des Saintes Lettres , & tu fais qu'il n'eût pas été honnête , qu'une fille comme moi , eût fait l'amour à un homme , ou qu'un si grand Roi que mon pere , t'eût sollicité de prendre sa fille en mariage.

Dillon se remit à ces paroles , & en tira de grandes espérances , pour une félicité éternelle. A peine fut-il sorti du Palais , qu'il rencontra *As-*

modée , l'épée nue à la main , qui lui cria d'aussi loin qu'il le vit : Pourquoi as-tu contrevenu à ma défense ? Tu ne m'échapperas pas , & le jour est venu que je dois punir toutes tes méchancetés. Tout doux , lui dit *Dillon* , je ne suis jamais entré dans votre palais que forcé par l'amour que j'ai pour votre fille ; je vous conjure , donnez-la moi , si vous voulez me faire le plus heureux , car autrement je ferai le

plus malheureux de tous les hommes. *Asmodée* fut fort réjoui de cette excuse , & dit à *Dillon* : J'y consens , & je te la donne très - volontiers , mais attends pour les cérémonies de ton mariage , que je sois revenu de la campagne , où les affaires de mon état m'appellent ; tu peux cependant aller dans le palais où demeure ma fille , avec toute liberté , tu pourras discourir avec elle , & y passer ton

ou la Démonne mariée. 81

tems fort agréablement.

Après cette permission , *Asmodée* alla retrouver son armée , attaqua la ville ennemie , la prit d'assaut , & la réduisit enfin rez-pied rez-terre. Il parla ensuite à ses troupes , & les invita de venir se rafraichir dans sa ville capitale , & de prendre part à sa joie : Vous serez tous les biens venus , dit-il , & vous y verrez les nôtres de ma fille , que je donne à l'homme du monde le

plus favant dans toutes les Loix divines & humaines. Tout le monde accepta sa proposition , & se mit en état de dégarnir les forêts de ce qu'il y avoit de gibier , & de venaison , pour augmenter la magnificence de ces nôces. En effet , ils y portèrent une infinité d'oiseaux & de bêtes fauves. Le jour des noces étant venu , *Asinodée* donna de si grandes richesses à son gendre , qu'elles surpassoient l'i-

agination : Il fit faire en même tems le contrat , que tous les Grands Seigneurs du Royaume signèrent après les mariés. Il fit faire un festin public , le plus splendide que l'on eût pu s'imaginer : Sur le soir , il remit sa fille entre les mains de *Dillon* , suivant la coutume de toutes les nations.

Ils ne furent pas plutôt entrez dans la chambre , que l'Epouse *Mitra* dit à son Epoux *Dillon* :

Tu as peut-être crû jusqu'ici que j'étois une forcière , ou une Démonne , mais faches que je suis de la race des hommes comme toi , prends garde seulement de me toucher , si tu n'as pas pour moi un véritable amour. Il lui répondit , avec autant de respect que d'emportement , qu'il l'aimoit plus que la prunelle de ses yeux , & qu'il aimeroit mieux mourir que de l'abandonner. Je le croirai pourtant si tu me

ou la Démonne mariée. 85

le veux confirmer par ferment : L'Epoux n'en fit point de difficulté , & lui jura solennellement , & même ne se contentant pas des paroles , il les mit par écrit les signa aussi - tôt , & lui donna cet écrit en garde pour preuve de l'éternité de sa foi. Ils vécurent ensuite comme mari & femme , dans toutes les douceurs d'un bon ménage , qui produisirent enfin un fils , qui , suivant la loi de Moïse , fut cir-

concis le huitième jour ,
& nommé *Salomon* , en
mémoire du sage Roi fils
de *David*.

Après avoir vécu quelques années dans une grande union , *Mitra* s'apperçut que *Dillon* , jouant un jour avec son petit *Salomon* , qu'il tenoit sur ses genoux , soupiroit quelquefois : Elle lui en demanda la raison; Hélas ! dit-il , je vous veux dire la vérité ; je soupirois en pensant à mon fils & à ma fem-

me , que j'ai laissés dans le país de ma naissance : Hé bien , lui dit *Mitra* , que vous manque - t'il chez vous ? ne me trouvez vous pas assez belle ? fouhaitez - vous des honneurs ou des richesses , plus que vous n'en avez ? dites - le moi franchement , & vous verrez quel soin j'aurai de votre satisfaction. Il est vrai , dit le mari , que je ne manque de rien , & que vos bontés vont au de-là de mes espérances ;

mais quand je regarde
notre fils *Salomon* , je ne
faurois m'empêcher de
soupirer , en songeant à
mes autres enfans : Ne
vous avois-je pas averti ,
lui dit *Mitra* , que vous
ne me deviez point épou-
ser si vous ne me donniez
votre cœur tout entier ,
& si vous ne m'aimiez
pas sincèrement ? Vous
vous plaignez présente-
ment de regret de n'a-
voir pas votre première
femme , & son absence
vous fait soupirer : Pre-
nez

nez garde qu'à cela ne vous arrive plus , car je m'en tiendrois offensée. Le pauvre Mari lui en demanda aussi - tôt pardon , & lui promit d'éviter tout ce qui lui pourroit causer du chagrin. Il ne put pourtant si bien se contraindre qu'il ne soupirât quelquefois , & *Mitra* l'ayant apperçu en cet état , lui dit : Ne vous empêcherez - vous jamais , mon cher mari , de soupirer pour votre première femme, & pour

ses enfans ? Si vous n'en pouvez venir à bout , je veux bien avoir le soin de vous y faire conduire , mais je voudrois que vous déterminassiez un tems pour partir , & un autre pour votre retour. Helas ! dit-il , je ferai ce que vous voudrez. Il lui protesta , il lui jura , il lui signa tout ce qu'elle voulut , & lui donna une promesse en bonne forme , qu'elle voulut garder pour l'assurance de ses promesses. Que fit-

elle ensuite ? Elle invita ses principaux amis à un banquet magnifique. Vers la fin du festin elle leur dit , que son mari fouhaitoit de revoir sa première femme & ses enfans , qui étoient dans la ville de N. & elle leur dit : Qui seroit celui d'entre vous qui auroit assez de courage & de force pour l'y conduire ? Un de la compagnie répondit aussi-tôt , qu'il se chargeroit volontiers de cette commission , pourvu

qu'on lui donnât vingt ans de terme. Un autre n'en demanda que dix. Un autre se leva , qui promit de s'en acquitter dans un an. Un petit borgne & bossu , qui étoit au bout de la table , s'offrit de l'y porter dans un jour. La Dame de la maison lui dit alors : C'est à toi que j'en donne la commission , mais prends bien garde de ne l'incommoder en aucune façon ; tu le dois porter même avec délicatesse ;

car cet homme que tu porteras est mon mari , ton Seigneur ; & il est bon que tu saches qu'il s'est si fort fatigué dans l'étude des Saintes Lettres , qu'on lui doit épargner toute sorte de peine. Ne vous mettez en peine de rien , répondit le petit démon , j'exécuterai avec joie tous vos commandemens. Dans ce moment de séparation , *Mitra* dit tout bas à *Dillon* : Je te supplie , mon cher mari , n'irrites

point ce démon ; car il est colére , & c'est cela même qui est cause qu'on lui a crêvé un œil. *Dillon* lui répondit fort honnêtement : Ne vous mettez en peine de rien , & je vous assure que j'éviterai toutes les occasions de l'irriter. Elle lui souhaita alors un bon voyage , & le conjura de se souvenir de la parole qu'il lui avoit donnée & qu'il lui avoit confirmée par ferment. Que fit notre borgne & bossu de petit

Démon ? il chargea *Dillon* sur ses épaules , jambe de ça jambe de la , & par des voies inconnues la porta à la ville où il avoit à faire , & s'en déchargea doucement à l'entrée du pont par où on devoit entrer dans la ville.

L'aurore commençant à illuminer la terre , le démon prit la figure d'un honnête homme , & entra dans la ville avec *Dillon*. A peine avoient-ils fait quelques pas ,

qu'ils rencontrèrent un homme qui avoit été autrefois ami de *Dillon*, qui lui dit : N'es-tu pas ce personnage, qui étant fils d'un homme si riche, t'es exposé autrefois sur la mer, & qui y as fait naufrage ? C'est moi-même, répondit *Dillon*. L'homme dit aussi-tôt : Je cours en porter la nouvelle à ta femme, qui vit en veuve depuis quelques années, & je le dirai aussi à tes parens. Il s'en alla donc ensuite, & il

réjouit

réjouit fort tous ceux à qui il en dit la nouvelle. Ils coururent tous au-devant de lui , pour lui témoigner la joie qu'ils avoient de son retour , & pour favoir les particularités de tant d'avantures qui lui étoient arrivées. *Dillon* leur en raconta les circonstances ; depuis le commencement jusqu'à la fin , & leur fit le détail de tant de dangereux événemens qu'il avoit soufferts , & la manière dont Dieu l'avoit

toujours préservé. Il entra dans la maison avec le petit démon qui étoit caché sous une forme humaine, & sous l'air d'un galant homme. La première chose qu'il fit, fut de baiser sa femme & ses enfans en présence de tout le monde, & il fit préparer une fête solennelle pour tous ses parens & pour tous ses amis. A peine le banquet étoit fini que *Dillon* demanda à son démon, qui l'avoit conduit par le

commandement de la fille d'*Asmodée*, pour quelle raison il étoit borgne ? il lui répondit aussi-tôt : Il est écrit nettement dans le Livre sacré des Proverbes , *xxi. 23.* *Celui qui a soin de sa bouche & de sa langue , préserve son ame de beaucoup de malheurs.* Mais, dis-moi, *Dillon*, pourquoi me reproches-tu ici ma laideur en public ? Vos sages n'ont-ils pas dit : *Celui qui fait honte à son compagnon sera exclus de*

la vie éternelle ? Dillon ne fit guère d'état de ces paroles , & continuoit toujours d'irriter le démon , il lui demanda même pourquoi il étoit bossu ? En vérité , répondit le démon , ce qui est écrit aux Proverbes , xxvi. v. 11. te convient fort bien : Car comme le chien retourne toujours à son vomissement , de même le sot recommence toujours sa sottise : je te veux pourtant dire la vérité. Tu m'as demandé pourquoi

j'étois borgne ? saches que je ne le suis que parce que je suis trop colére : car en disputant avec un de mes compagnons , il me crêva un œil. Et sur ce que tu m'as interrogé pourquoi j'étois bossu ? saches que je n'en saurois dire la raison : mais va - t'en , & fais ce qu'il faut faire. *Dillon* le pria alors de lui pardonner son impertinente curiosité. Jamais je ne te la pardonnerai , répondit le démon , elle m'a fait

un affront trop sensible. *Dillon* commanda alors à ses domestiques de donner à dîner au démon , mais il répondit brusquement : Je ne mangerai ni ne boirai jamais rien qui t'appartienne ; commande seulement qu'on récite les prières qu'on a coutume de dire au lever de table , & aussi-tôt je partirai , & je retournerai dans mon païs.

Les prières étant finies, le démon dit à *Dillon* : Que souhaites-tu pré-

sentement que je dise à ma Maîtresse ta femme , & quelle autre commission me donnes-tu ? Va , lui répondit-il , dis-lui que je ne veux jamais retourner auprès d'elle ; qu'elle n'est pas ma femme , & que je ne suis pas son mari. Le démon lui représenta qu'il ne devoit pas parler comme cela , qu'il devoit prendre garde à ne point violer la parole qu'il avoit confirmée par serment ? Je ne me soucie point , dit *Dil-*

lon , ni de cette parole ,
ni de ce serment ; &
aïant fait venir son an-
cienne femme , il la baïsa
& l'embrassa devant lui ,
disant : Voilà ma vraie
femme , & je suis vé-
ritablement son mari :
pour ta Maîtresse , ce
n'est qu'une forcière , née
parmi les démons ; dis-
lui que jamais je ne re-
tournerai auprès d'elle.

Le petit démon , voyant
l'obstination de cet hom-
me , partit sur le champ
plein de fureur , & s'en

retourna à sa Maîtresse. Elle ne l'eut pas plutôt vû , qu'elle lui demanda comment se portoit son Seigneur & mari , & ce qu'il lui avoit commandé de lui dire? Le démon lui répondit : Vous me demandez des nouvelles d'un homme qui ne vous aime point du tout , qui au contraire vous hait , & qui déclare hautement qu'il ne reviendra jamais vous voir ; que vous n'êtes point sa femme , qu'il n'est point vo-

tre mari : Il lui conta ensuite le détail de ce qu'il avoit vû, entendu, & même les particularités concernant son ancienne femme. La Dame *Mitra* dit alors : Je ne saurois croire que ce que tu me dis sois véritable ; il y a bien de l'apparence que tout ce qu'il t'a dit n'a été que pour t'irriter & te mettre en colère ; mais moi qui le connois, & qui fais combien il est savant dans la Loi divine, & dans les

Lettres sacrées , je me persuade qu'il ne rompra pas la foi qu'il m'a jurée si solennellement ; j'attendrai le tems qu'il a promis de revenir , & alors nous verrons ce qu'il y aura à faire.

Enfin l'année qu'elle lui avoit accordée étant terminée , elle dit à ce démon son valet : Va-t'en , & me ramène ici mon Seigneur & Mari. Ne vous ai-je pas dit , Madame , qu'il m'a donné charge de vous dire qu'il

ne vouloit plus retourner auprès de vous ? Mais , dit-elle , en ce tems-là le terme n'étoit pas expiré , au bout duquel il avoit promis de retourner : ainsi le démon fut obligé d'obéir , & de partir aussi-tôt. Il alla donc trouver le Seigneur *Dillon* , auquel après une profonde révérence , il fit les baise-mains de sa Maîtresse : Elle m'a commandé , dit-il , de vous saluer de sa part , & m'a envoyé ici exprès pour

savoir l'état de votre fanté, & pour vous exhorter de la revenir trouver, le tems étant expiré de la parole que vous lui avez donnée. Cela mit *Dillon* en colère, aussi lui répondit-il aigrement: Sors d'ici, misérable; va-t'en lui dire que je ne retournerai jamais auprès d'elle, & que je ne souhaite pas qu'elle se mette en peine de moi. Le petit démon fut alors obligé de s'en retourner, & de raconter à sa Maî-

treffe la réponse de *Dillon*. *Mitra* impatiente, & comme furieuse, courut à son pere *Asmodée*, & lui raconta l'affaire comme elle alloit. Il répondit alors gravement : Peut-être que *Dillon* ne veut pas venir avec un serviteur si mal fait que celui-là, contre qui il a eu déjà des querelles : Et en effet, il ne lui est pas trop honorable de venir en compagnie d'un borgne & d'un bossu, comme ce petit démon : En-

voiez - lui des Ambassadeurs bien faits , qui l'exhortent publiquement de se souvenir de son serment , & de tenir sa parole : Elle obéït incontinent ; on choisit quelques personnes des plus honorables d'entre les démons, qui aiant fait le voiage avec une diligence incroiable , exhortèrent *Dillon* de satisfaire à sa promesse , & lui représentèrent le serment sollemnel qui l'y obligeoit. Leur aiant répondu qu'il

ne retourneroit jamais ,
ils lui dirent : N'est-ce pas
toi qui jusqu'ici a tant
étudié les Saintes Let-
tres ? pourquoi violates-tu
la foi de ton serment ?
Car enfin , le tems que tu
t'étois prescrit pour ton
retour est expiré : Prens
garde à ce que tu fais ; tu
péches contre le com-
mandement de Dieu (au
Lévitique xix. 12.) *Tu
ne prendras pas mon Nom
en vain , & ne jureras pas
faussement. Tu péches en-
core contre le comman-*
dement

ou la Démonne mariée. 113
dement (qui est dans l'Exode, *xxi. 10.*) *Tu ne diminueras point ses alimens, ses vêtemens, ni le devoir conjugal.* Dillon ne s'en émut pas beaucoup, & ne fit que répéter sa vieille chanson, qui étoit de ne jamais retourner : c'est pourquoi les Ambassadeurs s'en retournèrent en leur país, & rapportèrent exactement à leur Dame *Mitra*, la réponse qu'on leur avoit fait.

Après quelques réflexe-

xions , elle eut peur que ces premiers Ambassadeurs n'eussent pas plû à son mari , si bien qu'elle résolut de lui en envoyer encore de plus considérables que les premiers : Ceux-ci firent aussi une extrême diligence , & exhortèrent *Dillon* de revenir trouver sa femme leur maîtresse , par les plus pressantes raisons dont ils se purent aviser. Vous perdez bien du tems , leur dit-il froidement , car il n'y a rien

ou la Démonne mariée. 115

de plus certain que de ma vie je ne retournerai auprès d'elle. Ces Ambassadeurs furent obligés de s'en retourner comme les premiers, & dirent nettement à leur maîtresse *Mitra*: Ne songez plus, Madame, à de nouvelles Ambassades vers cet ingrat, car il ne vous aime point, & nous avons même reconnu qu'il vous hait. Cette réponse la fit aussi-tôt recourir à son pere, pour lui conter derechef ce qui étoit ar-

rivé , & lui demander conseil sur ce qu'il falloit faire. *Asmodée* , après avoir un peu rêvé , répondit : Je suis d'avis d'assembler mon armée , & de l'aller trouver en personne : s'il veut venir , tout ira bien , sinon , je le ferai mourir , & tous les habitans de sa ville , sans pardonner à qui que ce soit. *Mitra* le supplia de s'épargner cette peine : Dieu garde , lui dit-elle , Seigneur , que tu fasses ce voiage ; ne se-

roit-il pas plus à propos que tu m'envoiaffes avec quelques-uns de tes Ministres ? comme cette voie est la plus douce , je la trouverois aussi la plus efficace. Je ferois tous mes efforts pour lui faire changer de sentiment , & pour le faire revenir auprès de moi. Le pere y consentit, mais il voulut que son armée allât avec elle , & l'accompagnât jusqu'à la ville de *Dillon* ; & même qu'elle y menât son fils

Salomon. Cela fut exécuté comme il l'avoit ordonné. La nuit qu'ils arrivèrent aux portes de la ville, les soldats déclarèrent qu'ils vouloient y entrer pour tuer *Dillon*, & saccager tous les habitans. *Mitra* eût horreur de ce massacre, & leur défendit de rien attenter sans son ordre : Ne savez-vous pas, disoit-elle, que tout le monde y dort présentement ? & vous n'ignorez pas que tous les citoyens sont

Juifs , qu'ils recomman-
dent à Dieu leur ame
avant quedes'endormir,
& que par conséquent
nous ne leur pouvons fai-
re de mal pendant qu'ils
sont sous sa protection ?
Usons - en donc d'autre
manière , & ne péchons
point : Attendons qu'il
soit jour , nous entrerons
aussi-tôt dans la ville , &
si nous les trouvons dis-
posés de satisfaire à nos
désirs , la chose ira bien
sans aucune violence :
mais s'ils s'y opposent

nous ferons en droit de prendre des mesures pour en tirer raison. Toutes les troupes s'écrierent comme d'une seule voix : Tu es notre Dame ; tu es sage , & nous ne prétendons rien faire que d'exécuter tes ordres.

Elle se tourna ensuite vers son fils *Salomon* , & lui dit : hola ! mon fils , allez trouver votre pere , & l'avertissez de ma venue. Recommandez-lui surtout de me tenir sa parole , & de ne pas violer
le

le serment qu'il a fait de me venir retrouver. L'Enfant partit aussi-tôt, & trouvant son pere encore dans le lit , accablé de sommeil , il l'éveilla. *Dillon* se leva , en tremblant pourtant , & lui demanda : Qui es-tu , qui m'as ainsi éveillé ? L'Enfant lui répondit : Je suis votre fils *Salomon* , & ma mere , qui est la fille du Roi *Asmodée* , est votre femme. Ces paroles le troublèrent , & lui firent peur : pourtant il embras-

sa son fils, le baïsa, & lui demanda pourquoi il l'étoit venu trouver ? C'est ma mere votre femme qui m'a envoié ici, lui dit-il, pour vous avertir qu'elle y est venue elle-même, afin que vous vous en retourniez avec elle, selon votre promesse. Je n'irai pas, répondit *Dillon* ; je ne l'ai jamais considérée comme ma femme, & je ne suis pas son mari : Je suis un homme, & elle n'est qu'une forcière ; & ces

ou la Démone mariée. 123

différentes espèces ne feroient s'accorder ensemble. Pardonnez-moi, mon pere , lui dit *Salomon* , si je vous représente que ce que vous dites n'est pas juste ; car n'est-il pas vrai que dans tout le tems que vous avez demeuré avec nous , on ne vous a jamais fait ni de violence ni d'injure ? Tous nos démons vous ont toujours traité avec grand respect , en vous considérant comme le mari de leur Reine : N'est il

pas vrai , que ma mere
même , vous a extrême-
ment chéri , & honoré ,
& que mon grand pere
Asmodée vous a établi
Prince sur tous les dé-
mons , & leur a donné
charge d'obéir à vos or-
dres en toutes rencon-
tres ? C'est pourquoi, mon
cher pere , je vous prie
de ne vous pas fâcher
contre ma mere , & de
ne la pas mépriser : Sou-
venez-vous au contraire
de tant de bienfaits dont
elle vous a comblé. N'est-

il pas vrai , mon bon
papa , que mon grand
pere *Asmodée* vous a dé-
livré de la main des dé-
mons , qui avoient pro-
noncé une sentence de
mort contre vous , &
qui vouloient vous faire
mourir ? Ma Mere ne
vous a-t-elle pas aussi pré-
servé , lorsqu' *Asmodée* lui-
même vous vouloit tuer ,
pour avoir contrevenu
à la défense qu'il vous
avoit faite ? Dites-moi ,
de grace , quelle raison
vous porte à ne pas tenir

la parole , que vous avez donnée à ma Mere , de ne la jamais abandonner ? Ne lui avez-vous pas promis solennellement de ne demeurer ici qu'un an , & de retourner ensuite auprès d'elle ? Changez , changez de résolution , mon cher pere , & vous verrez qu'il ne vous en arrivera que du bien : Retournez avec ma mere ; n'en appréhendez aucun mal. Mon cher fils *Salomon* , lui dit le pere , *Tous ces beaux mots*

ne sont qu'autant d'argent perdu , vous ferez mieux de ne me jamais parler , car je ne retournerai jamais avec votre mere : Toutes mes paroles , toutes mes promesses , tous mes sermens , n'ont été faits qu'en vûe de la peur de mourir ; ainsi comme j'ai été forcé à tout , je prétens n'être obligé à rien. Je n'ose plus vous en parler , mon cher pere , puisque vous me le défendez : mais quels malheurs ne vois-je pas que

vous allez vous attirer par cette conduite ?

Il se retira ensuite , & vint dire à sa Mere tout ce qui s'étoit passé dans cette conversation : On peut juger à quelle colere s'emporta *Mitra*. Elle dit pourtant après un peu de réflexion : Je ne le veux pas faire mourir avant que je lui aie parlé en présence de tout le peuple , afin que je sache ses sentimens de sa bouche , & que je découvre même ceux du peuple ,

quand il aura entendu mes raisons.

Après que le Soleil fut levé, elle entra dans la ville en même-tems que tous les habitans étoient assemblés dans la Synagogue : Elle s'étoit fait accompagner par les Princes, & par les plus grands Officiers de son armée ; & dans cet état, elle se fit conduire où étoit l'Assemblée. Elle dit pourtant auparavant aux Seigneurs qui l'accompagnoient : Attendez-moi

ici , je vous prie , je souhaite d'entrer toute seule dans la Synagogue : je parlerai à mon mari , j'écouterai ce qu'il me dira , & j'en aurai la dernière résolution. Les aiant ainsi quittés , elle entra dans l'instant même qu'on finissoit les Pseaumes : Et se servant de l'occasion , elle cria au Chantre qui alloit entonner les prières : Attendez , je vous prie , & ne les commencez pas que je n'aie représenté mon affaire à la

compagnie ; elle est assez importante pour excuser cette interruption. J'attendrai volontiers , dit le Chantre ; parlez , & dites ce qu'il vous plaira. Elle éleva alors sa voix , & dit : Ecoutez-moi , citoyens de cette ville , & me rendez justice contre mon mari , de qui je me plains. Il s'appelle *Dillon* , fils de *Salomon*. Cet homme étant tombé entre nos mains à cause de ses méchancetés , reçût toute sorte de bienfaits

de mon pere *Asmodée* ,
qui miséricordieusement
le tira de la main des
démons, qu'il vouloient
faire mourir : Moi-même,
je l'ai fait échapper
de la colere de mon pere,
qui le vouloit aussi tuer ,
pour avoir transgressé
l'ordre précis qu'il lui
avoit donné : Enfin il me
l'a donné pour mari, &
l'a établi Prince sur toutes
ses troupes. Il m'a
épousée suivant les saintes
Loix de Moïse & des
Hébreux ; & recevant en

dot une somme très-considérable, il a promis par serment de ne m'abandonner jamais. Il y a plus, m'ayant témoigné quelque désir de venir ici visiter sa première femme, il a juré solennellement qu'il ne demeureroit pas plus d'un an dans son voyage, & qu'il retourneroit vers moi incontinent après: Et pour éclaircir vos esprits de tous les doutes que vous pourriez avoir là-dessus, consultez ces écrits, que je vous

présente ; ce sont les originaux des promesses qu'il m'a faites de retourner , & qu'il a signées de sa main. Cependant il ne reconnoît tant de bienfaits , que par une ingratitude signalée , en refusant de s'en revenir avec moi. Je vous interpelle donc tous , qui êtes ici présens , de lui demander pourquoi il en a usé de cette manière , vous priant de m'en faire justice ce matin , en conformité de ses promesses ori-

ou la *Démone mariée*. 135

ginales que je vous présente. Les juges qui se trouvèrent alors dans cette compagnie, firent appeler *Dillon*, & lui demandèrent pourquoi il ne vouloit pas retourner avec sa femme, après en avoir reçu tant de bienfaits ? Et que peux-tu dire contre ton serment, dont tu as fait les deux promesses solennelles que voici ? *Dillon* répondit aussi-tôt, sans beaucoup s'émouvoir : Rien n'est valable de ce

que j'ai fait , ni de ce que j'ai juré , l'ayant fait par force , & par crainte. Je favois bien que si je n'eusse tout fait comme ils le souhaittoient , ils m'auroient incontinent tué. C'est pourquoi j'ai demandé d'être absous de mon serment , & je l'ai obtenu : de telle sorte que je ne veux pas retourner avec elle ; & puis , il n'est ni beau ni honnête qu'un homme épouse une forcière , & qu'au lieu d'enfans , elle

ne

ne produise que des démons. Je dis donc que je prétens demeurer avec ma femme , qui est de même espèce que moi , & que je lui veux faire des enfans semblables à nous , selon qu'il est porté dans notre Loi ; & même il est précisément écrit (Genèse II. 18.) *Je lui ferai un secours qui lui sera commode.* Or celle-ci m'est commode , & ainsi je ne la veux point quitter. Que l'autre s'en aille , & qu'elle se prenne

un mari de même espèce , quelque joli démon qui lui plaise : car pour moi , je veux vivre avec mon ancienne femme , qui seule fait les délices de ma jeunesse , & de ma vie. Alors la fille d'*Asmodée* parla à ses juges de cette manière : Ne demeurez-vous pas d'accord, que (Deut. XXIV. 1.) *celui qui veut faire divorce avec sa femme , doit lui donner une déclaration des causes de sa répudiation , & qu'il lui*

doit rendre aussi sa dot ? Les juges dirent tous d'une voix, que cela étoit fort raisonnable. Qu'il m'écrive donc présentement, dit-elle, son acte de répudiation, & qu'il me paie ma dot : En voici le contrat, qui prouvera les sommes immenses qu'il a reçues. Les Juges dirent à *Dillon*, qu'il falloit lui paier sa dot, ou retourner avec elle. Il répondit qu'il avoit laissé tous ses biens en son païs; qu'il n'en avoit rien

emporté, & qu'il les lui donnoit. Je ne refuse pas pourtant de faire l'acte de divorce qu'on me demande, mais je déclare que je ne retournerai jamais avec elle. Les Juges l'avertirent derechef, de prendre bien garde à ce qu'il faisoit ; car nos loix, ajoûtoient-ils, veulent que tu retournes avec elle, ou que tu la répudies en lui rendant sa dot. Que si tu continues à n'en vouloir rien faire, elle aura le pou-

voir de faire de toi tout ce qu'il lui plaira. *Mitra* prit alors la parole , & continuant de l'adresser aux Juges: Il me suffit de voir que vous connoissiez la justice de ma cause , & que prenant mon parti vous êtes prêts de le condamner , suivant ce que commandent nos saintes Loix, mais je ne veux plus qu'il vienne avec moi , puisqu'il m'a méprisée. Je vous prie seulement d'une chose, persuadez-lui de me don-

ner un baiser pour la dernière fois, & ensuite, je me retirerai en mon pays. Les Juges exhortèrent alors *Dillon* de faire ce qu'elle sonhaitoit, & de la baiser. Elle sera ainsi satisfaite, disoient-ils, & tu seras absous de la sentence que nous avons prononcée contre toi. *Dillon* y consentit, & s'approcha de *Mitra*, il la baïsa, mais en même-tems elle le prit à la gorge, & lui tordant le cou, elle l'étrangla en un ins-

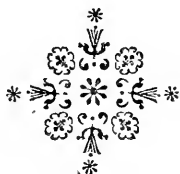
tant ; après quoi , elle dit : Voilà la récompense de ton ingratitude , pour n'avoir pas tenu ta parole , & pour avoir violé ton ferment , & les défenses que ton pere t'avoit faites. Tu te moquois de moi en me voulant abandonner , & me laisser veuve , bien que j'eusse un mari vivant. Présentement ta femme est veuve & abandonnée. C'est une vieille sentence : *Si quelqu'un prétend m'ôter mon mari qu'il*

périffe , & qu'il ne fasse point de plaisir ni à elle ni à moi : Elle se tourna alors vers la compagnie , & leur dit , si vous voulez éviter les derniers malheurs , prenez mon fils Salomon , & l'établissez votre Prince , car il tire sa naissance d'entre vous. Aiant tué son pere , je ne veux pas qu'il demeure avec moi ; sa présence me renouvellerait fans cesse mes malheurs , & m'entretiendrait dans une continuelle
le

ou la Démonne mariée. 145

le affliction. Néanmoins je le ferai mon héritier , & je lui laisserai de si grands biens , qu'il n'aura jamais besoin de rien. Ce sera aussi à vous de commander qu'il touche plus de son héritage paternel que ses autres frères. La compagnie accepta le parti , & l'établit solennellement Prince du peuple , en lui prêtant le serment de fidélité ; & *Mitra* s'en retourna en son païs auprès de son pere.

Par cette Histoire on doit apprendre qu'il ne faut jamais violer les défenses paternelles, ni les sermens où l'on se sera engagé, & qu'il faut toujours inviolablement tenir sa parole.





CARACTÈRES

D I V E R S

DES FEMMES MARIÉES,
ET DE LEURS VERTUS,

Tirés de Boileau , Satyre X.

La Coquette.

Bien moins pour son plaisir que pour
inquiéter ,

Au fond peu vicieuse , elle aime à co-
queter ;

Peut-on voir très-souvent d'un esprit
bien tranquille

Chez sa femme aborder & la Cour & la
Ville ?

Tout , hormis soi , chez soi , rencontre un
doux accueil ;

N ij

148 *Caractères*

L'un est païé d'un mot , & l'autre d'un
coup d'œil.

C'est pour le mari seul qu'elle est fière &
chagrine ;

Aux autres elle est douce , agréable ,
badine

S'il veut de ses excès paroître mécon-
tent ,

Qu'on délaisse un moment de les paier
comptant ,

On la voit aussi-tôt sur ses deux pieds
haussée ,

Déplorer sa vertu si mal récompensée.

Le mari ne veut pas fournir à ses besoins ;
Jamais femme , après tout , a-t-elle coûté
moins ?

Il faut céder enfin , & pour qu'elle
s'appaise ,

Lui laisser du Bureau la clef tout à son
aise.

La Joueuse.

A quoi bon en effet t'alarmer de si peu ,
Hé ! que seroit-ce donc , si le démon du jeu,

Versant dans son esprit , sa ruineuse
rage ,

Tous les jours mis par elle à deux doigts
du naufrage ,

Tu voiois tous tes biens au fort abandonnés ,

Devenant le butin d'un pic ou d'un
sonnez !

Le doux charme pour toi ! de voir cha-
que journée ,

De nobles champions ta femme envi-
ronnée ,

Sur une table longue & façonnée exprès ,

D'un tournois de Bassette ordonner les
aprêts :

Ou si par un Arrêt la grossière police ,

D'un jeu si nécessaire interdit l'exer-
cice ,

Ouvrir sur cette table un champ au
lanfquener ;

Ou promener trois dés chassés par le
cornet.

Puis sur une autre table , avec un air
plus sombre ,

S'en aller méditer une vole au jeu
d'Hombre :

S'écrier sur un as mal à propos jetté :

Se plaindre d'un gâno qu'on n'a point
écouté ;

Ou , querellant tout bas le Ciel qu'elle
regarde ,

A la bête gémir d'un Roi venu sans
garde.

Chez elle en ces emplois , l'aube du l'en-
demain ,

Souvent la trouve encor les cartes à la
main.

Alors , pour se coucher , les quittant ,
non sans peine ,

Elle plaint le malheur de la nature
humaine ,

Qui veut qu'en un sommeil où tout s'en-
sevelit ,

Tant d'heures , sans jouer , se consomment
au lit.

Toutefois en partant la troupe la console ,
Et d'un prochain retour chacun donne
parole.

C'est ainsi qu'une femme en doux amusemens ,

Sait du tems qui s'envole employer les momens :

C'est ainsi que souvent par une forcenée ,
Une triste famille à l'Hôpital trainée ,

Voit ses biens en Décret sur tous les murs écrits ,

De sa déroute illustre effraier tout Paris.

L'Avare.

Mais que plutôt son jeu mille fois te ruine ,

Que si la famélique & honteuse lézine ,
Venant mal à propos , la saisir au collet ,

Eile te réduisoit à vivre sans valet

Et chassant sa servante amplement souffletée ,

L'eût fait à coup de pieds descendre la montée ,

La fille se voyant hors de ce triste lieu ,

Dans la rue à genoux en rend graces à Dieu ;

Alors on ne met plus de borne à la lézine :

On condamne la cave on ferme la cuisine :

Pour ne s'en point servir aux plus rigoureux mois ,

Dans le fond d'un grénier on séquestre le bois

La Folle.

La femme sans honneur la joueuse & l'avare ,

Sont dépeintes ici ; joignons-y la bizarre ,
Qui sans cesse d'un ton , par la colère
aigri ,

Gronde , choque , dément , contredit un
mari.

Il n'est point de repos ni de paix avec
elle.

Son mariage n'est qu'une longue querelle.
Laisse-t-elle un moment respirer son
époux ?

Ses valets sont d'abord l'objet de son
courroux ,

Et sur le ton grondeur , lorsqu'elle les
harangue ,

Il faut voir de quels mots elle enrichit
la langue.

Ma plume ici traçant ces mots par
alphabet ,

Pourroit d'un nouveau Tome augmenter
Richelet.

Tu crains peu d'essuier cette étrange
furie.

En trop bon lieu dis-tu , ton épouse
nourrie ,

Jamais de tels discours ne te rendra
Martyr :

Mais eût elle sucé la raison dans Saint Cyr ?

Crois-tu que d'une fille humble , hon-
nête , charmante ,

L'Himen n'ait jamais fait de femme
extravagante ?

Combien n'a-t-on point vû de belles aux
doux yeux ,

Avant le mariage Anges si gracieux ,

Tout à coup se changeans en Bourgeoises
sauvages ,

Vrais démons , apporter l'enfer dans leurs
ménages ?

Et découvrant l'orgueil de leurs rudes
 esprits ,
Sous leur fontange altière asservir leurs
 maris ?

La Jalouse.

Et puis , quelque douceur dont brille ton
 Epouse ,
Penses-tu si jamais elle devient jalouse ,
Que son ame livrée à ses tristes soup-
 çons ,
De la raison encore écoute les leçons ?
C'est alors , cher ami , qu'on verra de ses
 œuvres ;
Résous-toi , pauvre Epoux , d'avaller des
 couleuvres ;
A la voir tous les jours , dans ses fou-
 gueux accès
A ton geste , à ton rire intenter des
 Procès.
Souvent de ta maison gardant les ave-
 nues ,
Les cheveux hérissés t'attendre aux coins
 des rues :

Te trouver en des lieux de vingt portes
fermées ,
Et par tout où tu vas dans ses yeux
enflammés ,
T'offrir , non pas d'Isis la tranquille
Euménide ,
Mais la vraie Alecô peinte dans l'E-
néide

Les fausses Malades.

Mais d'objet moins affreux songeons à
te parler ,
Dis-moi donc , laissant-là cette Folle
heuler ,
T'accomodes-tu mieux de ces douces
Ménades ,
Qui dans leurs vains chagrins , sans mal
toujours malades ,
Se font des mois entiers sur un lit effronté,
Traiter d'une vilible & parfaite santé ?
Et douze fois par jour dans leur molle
indolence ,
Aux yeux de leurs maris tombent de
défaillance ?

Quel sujet , dira l'un , peut donc si fréquemment ,

Mettre ainsi cette belle aux bords du monument ?

La Parque ravissant ou son fils ou sa fille ,

A-t-elle moissonné l'espoir de sa famille ?

Non : il est question de réduire un mari ,

A chasser un valet dans la maison chéri ,

Et qui , par ce qu'il plaît , à trop sù lui déplaire ;

Ou de rompre un voiage utile & nécessaire :

Mais qui la priveroit huit jours de ses plaisirs ,

L'éloignant d'un joueur objet de ses desirs

O ! que pour la punir de cette Comédie ,

Ne lui vois-je une vraie & triste maladie !

Mais ne nous fâchons point. Peut-être avant deux jours.

C. G. ou bien P. mandés à son secours ,

Digne ouvrage de l'Art dont Hypocrate
traite ,

Lui sauront bien ôter cette santé d'Athlète,
Pour consumer l'humeur qui fait son
embonpoint ,

Lui donner sagement le mal qu'elle n'a
point ;

Et suivant du bon sens les maximes
énormes ,

Au tombeau mérité la mettre dans les
formes :

Dieu veuille avoir son ame , & nous
délivrer d'eux ,

Pour moi , grand ennemi de leur Art
hazardeux ,

Je ne puis cette fois que je ne les excuse...

L'Hypocrite.

Passons à l'hypocrite ; & trop commune
ruse ,

Dont une femme couvre un dedans
infecté ;

Sais-tu bien que souvent sous feinte
humilité ,

Rien n'est plus orgueilleux que son ame
bigotte ?

Ami , connois-tu bien la nation dé-
vote ?

Il te faut de ce pas en tracer quelque
traits ,

Et par ce grand portrait finir tous mes
portraits.

A Paris , à Lyon on trouve , je l'avoue ,
Des femmes dont le zèle est digne qu'on
le loue ,

Qui s'occupent du bien en tout tems en
tout lieu ;

J'en fais une chérie & du monde & de
Dieu :

Mais pour quelques vertus si pures , si
sincères ,

Combien y trouve-t-on d'impudentes
faussaires ,

Qui sous un vain dehors d'austère piété.
De leurs crimes secrets cherchent l'im-
punité ,

Et couvrent de Dieu même empreint sur
le visage ,

De leurs honteux désirs l'affreux libertinage ?

N'attens pas qu'à tes yeux j'aie ici l'étaler ;
Il vaut mieux le souffrir que de le dévoiler.

De leurs galants exploits les Bussis , les
Brantômes ,

Pourroient avec plaisir te compiler des
tomes :

Mais pour moi dont le front trop aisément
rougir ,

Ma bouche a déjà peur de t'en avoir trop
dit.

Rien n'égale en fureur , en monstrueux
caprices ,

Une fausse vertu qui s'abandonne aux
vices.

De ces femmes pourtant l'hypocrite noir-
ceur ,

Au moins pour un mari garde quelque
douceur.

La Bigotte relâchée.

Je les aime encor mieux qu'une bigotte
altière ,

Qui dans son fol orgueil , aveugle &
sans lumière ,

A peine sur le seuil de la dévotion ,
Pense atteindre au sommet de la perfection.

Qui du soin qu'elle prend de me gêner
sans cesse ,

Va quatre fois par mois se vanter à
confesse ;

Et les yeux vers le Ciel pour se le faire
ouvrir ,

Offre à Dieu les tourmens qu'elle me fait
souffrir.

Sur cent pieux devoirs aux Saints elle
est égale ;

Elle lit Rodriguez , fait l'Oraison mentale ;

Va pour les malheureux quêter dans les
maisons ;

Hante les Hôpitaux , visite les Prisons.

Tous les jours à l'Eglise entend jusqu'à
six Messes :

Mais de combattre en elle , & dompter
ses foiblesses ,

Sur

Sur le vol , sur le jeu , vaincre sa passion ,
Mettre un frein à sa langue , à son ambition ,

Et soumettre l'orgueil de son esprit rebelle ,

C'est ce qu'en vain le Ciel voudroit exiger
d'elle :

Et peut-il , dira-t-elle , en effet , l'exiger ?
Elle a son Directeur , c'est à lui d'en
juger. . . .

L'Orgueilleuse.

Notre Docteur bien-tôt va lever tous ses
doutes ,

Du Paradis pour elle , il applanit les
routes :

Et loin sur ses défauts de la mortifier ,

Lui même prend le soin de la justifier.

Pourquoi vous allarmer d'une vaine
censure ?

Du Luxe qu'on vous voit on s'étonne , on
murmure :

Mais a-t-on , dira-t-il , sujet de s'é-
tonner ?

Est-ce qu'à faire peur on veut vous condamner ?

Aux usages reçus il faut qu'on s'accommode ;

Une femme surtout doit tribut à la mode ;
L'orgueil brille , dit-on , même sur vos habits ,

Et votre vanité leur tient lieu de rubis.

Dieu veut-il aux dévots un luxe si profane ?

Oui , lorsqu'à l'étaier notre rang nous condamne.

La grande Joueuse.

Mais ce grand jeu chez vous comment l'autoriser ?

Le jeu fut de tous tems permis pour amuser.

On ne peut pas toujours travailler , prier , lire ,

Il vaut mieux s'occuper à jouer qu'à médire ,

Le plus grand jeu joué dans cette intention ,

Peut même devenir une bonne action.
Tout est sanctifié par une ame pieuse.

L'Ambitieuse.

Vous êtes , poursuit-on , avide , ambitieuse ,

Laissez-la , croiez-moi , gronder les indévots ,

Et sur votre salut demeurez en repos,
Sur tous ces points douteux , c'est ainsi
qu'il prononce.

Alors croiant d'un Ange entendre la
réponse ,

Sa dévote s'incline , & calmant son esprit,
A cet ordre d'en haut sans repliquer
souscrit.

Ainsi pleine d'erreurs , qu'elle croit légitimes ,

Sa tranquille vertu conserve tous ses
crimes.

La Sacrilege.

Dans un cœur tous les jours nourri du
Sacrement ,

Maintient la vanité , l'orgueil , l'entêtement.

Et crois que devant Dieu , les fréquens
sacrilèges ,

Sont pour entrer au Ciel d'assurés privilèges ,

Voilà le digne fruit des soins de son
Docteur ;

Encore est-ce beaucoup si ce Guide imposteur ,

Par les chemins fleuris d'un charmant
Quiétisme ,

Tout-à-coup l'amenant au vrai Molinisme ,

Qu'il ne lui fait bien-tôt , aidé de Lucifer ,
Goûter en Paradis les plaisirs de l'enfer.

La Bigotte austère.

Mais dans ce doux état molle , délicateuse ,

La hais-tu plus , dis-moi , que l'aigre
bilieuse ,

Qui follement outrée en la sévérité ,
Baptisant son chagrin du nom de piété ,

Dans sa charité fausse , où l'amour propre
abonde ,
Croit que c'est aimer Dieu que haïr tout
le monde ?

La Médisante , qui blâme tout.

Il n'est rien où d'abord son soupçon
attaché ,
Ne présume de crime , & ne trouve un péché.
Pour une fille honnête & pleine d'innocence ,
Croit-elle en ses valets voir quelque
complaisance ?
Réputés criminels , les voilà tous chassés ,
Et chez elle à l'instant par d'autres remplacés.
Son mari qu'une affaire appelle dans la
Ville ,
Et qui chez lui sortant à tout laissé tranquille ,
Se trouve assez surpris rentrant dans sa
maison ,
De voir que le Portier lui demande son
nom.

Et que dans son Logis, fait neuf en son
absence ,

Il cherche vainement quelqu'un de con-
noissance

Sur ce vaste sujet si j'allois tout tracer ,
Tu verrois sous ma main des tomes
s'amasser

La Capricieuse , ou Fantafque.

Mais fans aller chercher quelque femme
infernale ,

Je puis te peindre encor , la fantafque
inégle ,

Qui m'aimant le matin souvent me hait
le soir.

La Mal'igne.

Je peindrai la mal'igne aux yeux faux au
cœur noir.

La Brusque.

Je pourrois t'exprimer la brusque imper-
tinentente ,

*La Vieille qui veut qu'on lui fasse
l'amour.*

Et te tracer la vieille à morgue dominante,

Qui veut trente ans encore après le
Sacrement ,
Exiger d'un mari les respects d'un amant.

La Gourmande.

Tu pourrois voir de joie une belle animée,
Qui souvent d'un repas sortant toute
enfumée ,
Fait même à ses amans trop foibles
d'estomach ,
Redouter ses baisers pleins d'ail & de tabac.

La Brélandière.

Ensuite tu verrois la Dame brélandière ,
Qui des joueurs chez soi se fait Cabare-
tière ,
Et souffre des affrons que ne souffriroit pas
L'Hôtesse d'une Auberge à dix sols par
repas.

*La Marâtre , qui bat son mari
en la personne de ses Enfants.*

Je produirois encor ces tristes Thésiphones,
Ces Monstres pleins d'un fiel que n'ont
pas les Lyennes ,

168 *Caractères , &c.*

Qui prenant en dégoût les fruits nés de
leur flanc ,
S'irritent sans raison contre leur propre
sang ;
Toûjours en des fureurs que les plaisirs
aigrissent ,
Battent dans leurs enfans l'Epoux qu'elles
haïssent ,
Et font de leur maison , digne de Phalaris,
Un séjour de douleur , de larmes & de cris.

La Superstitieuse.

Enfin , t'ai-je dépeint la Superstitieuse ?

La Pedante.

La Pédante au ton fier , la bourgeoise
ennuieuse ?

Celle qui de son chien fait son seul entre-
tien ?

La Babillarde.

Celle qui toûjours parle & jamais ne dit
rien ?

Il en est des milliers ; mais ma bouche
enfin lasse ,

Des trois quarts , pour le moins , veut
bien te faire grace.

F I N.



La Démone mariée

.53

.5

'48

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS PO

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRA

